

notamment de 1937 à 1939 un grand voyage qui la mène sur les traces de Gauguin dans le Pacifique. Elle est morte en 1943, après une dure maladie.

Les lettres de Colette, que les éditeurs ont heureusement entrecoupées d'extraits du journal inédit de Renée Hamon, nous révèlent l'approfondissement d'une amitié, des premiers billets enjoints de 1932 jusqu'à la tendresse assombrie de 1942-1943; elles nous montrent aussi une Colette trouvant dans la vie aventureuse de sa correspondante un aliment à sa nostalgie des voyages lointains.

Claude Pichois a apporté à l'établissement et à l'annotation de ce volume l'érudition discrète et sûre que nous lui connaissons.

Michel DÉCAUDIN.

Pierre de Lescure notre ami, n° de printemps 1963 de la revue *Brèches*.

La rapide expansion du *nouveau roman* a un peu estompé le rôle joué par Pierre de Lescure dans les années 50. On ne pourra cependant étudier l'évolution du roman au milieu de ce siècle sans faire une place à la revue *Roman*, dont les douze livraisons, publiées de janvier 1951 à juillet 1955 sous sa direction, représentent un remarquable effort collectif d'analyse et de recherche esthétique. Plus qu'un théoricien, Pierre de Lescure fut un découvreur de jeunes talents et un « éveilleur » capable de les mener à l'épanouissement par une conscience plus lucide et plus exigeante de l'art du romancier. Il n'y a pas d'école du Tournon — ce café proche du Luxembourg où il était chez lui — mais certaines ondes de la sensibilité contemporaine ont pris naissance au Tournon.

Ce numéro de *Brèches*, composé peu de temps avant sa mort, est une utile et touchante introduction à l'œuvre de Pierre de Lescure, à laquelle ont notamment collaboré Jean Cabriès, Pierre Algaux, C. G. Bjurström, Jean-Pierre Monnier et Paul Zumthor.

Michel DÉCAUDIN.

V. LANGUE ET LITTÉRATURE OCCITANES

BEC (Pierre), *La langue occitane* (127 p. « Que sais-je? », n° 1059, Paris, 1963).

Depuis 1948, au début de chaque année, j'employais une dizaine d'heures à exposer aux étudiants de philologie moderne l'existence, la naissance, la typologie, la géographie et l'histoire de l'occitan. La redoutable innovation qu'est l'imprimé date tout de même d'un demi-millénaire, et son intrusion dans la pédagogie des Universités devrait être acceptée de plus en plus facilement. Il est souhaitable que les professeurs ne se résignent à communiquer le savoir par

voie auriculaire que dans les cas où l'information écrite n'est pas directement accessible aux étudiants, ainsi que dans les cas beaucoup plus rares où l'on est à même de révéler une doctrine vraiment personnelle et inouïe. Mais quand il existe un livre, on s'emploiera à des activités plus fructueuses. Les étudiants doivent donc savoir que je m'abstiendrai désormais de rabâcher ex cathedra pendant dix heures ce qu'ils peuvent apprendre en deux par la lecture de l'ouvrage de M. Bec. Sans que la matière disparaisse pour autant des programmes : tout au contraire.

Car il est excellent, le « Que sais-je ? » de M. Bec. Le tri angoissant qu'impose un espace si chiche a été fait on ne peut mieux. Et ce qui ne gêne rien, il y a des idées : lucides, saines, objectives, modernes et même futuristes. Un seul regret : c'est que l'imprimerie des P.U.F. ne possède pas une police de caractères phonétiques courants : les transcriptions, dont le rôle est essentiel dans ce livre, obligent à mémoriser un système inexistant, qui risque d'interférer ensuite avec les systèmes normaux.

J. SÉGUY.

SALVAT (Joseph), *Philadelphie de Gerde* (241 p. 15 × 20, Privat, Toulouse, 1963).

La biographie littéraire occitane est un domaine que le chanoine Salvat domine de haut. L'étude qu'il publie sur Philadelphie de Gerde est un modèle d'érudition, d'information à la fois précise et vivante : car M. S. est non seulement chercheur, mais témoin. Ceux dont il parle, il les a vus, il les a longuement observés, grâce à son infatigable présence, depuis un demi-siècle, dans toutes les actions félibréennes et régionalistes.

S'il est un écrivain que sa vie explique, c'est bien Philadelphie. La lumière que dispense le livre de M. S. éclaire tout, même si le commentaire étiologique n'est pas formulé. On comprend maintenant pourquoi l'œuvre de la poétesse, malgré l'appareil ethnographique, apparaît toute lettrée. De ce point de vue, l'écart avec la poésie de Camélat est grand, et on saisit le motif profond des distances que prit Philadelphie avec l'*Escole Gastou Febus*. La fibre affective est celle des souvenirs d'enfance : mais d'avoir réellement vécu dans son plus jeune âge l'archéo-civilisation des Baronnies n'avait laissé à Claude Duclos que des impressions désagréables. D'emblée et comme d'instinct, elle adopte la versification académique (p. 24) ; elle s'épanouit vraiment dans la vie large, les beaux voyages ; toutes ses premières éditions sont des éditions de luxe (p. 41, 50, 64). Elle passera la partie la plus active de son existence dans les villes, dans les cercles mondains et régressistes.

Son génie fut, outre le sens des attitudes, de s'ancrer sur un passéisme farouche, invectif, spectaculaire, sans doute contestable, mais profondément sincère, comme sacerdotal, qui lui inspira des strophes pour lesquelles il n'existe aucune référence comparative.

Son génie fut aussi de manier une langue de toute beauté. Certains lui ont reproché son obscurité : ceux qui, tout simplement, ne comprennent pas le gascon pyrénéen. En vérité, Philadelphie employait une langue réelle, quotidienne : sa syntaxe, notamment, est d'une fidélité sans reproche (alors que Camélat, pourtant plus près du peuple par la mentalité, fait parfois subir à son parler des virtuosités syntaxiques qui frisent la distorsion).

Il est à souhaiter que cette anthologie des œuvres de Philadelphie de Gerde, dont il a été fréquemment question, soit bientôt procurée par la main savante et vaillante du chanoine Salvat.

J. SÉGUY.

VI. LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

William ROSE BENÉT (éd.), *The Reader's Encyclopedia*, Thomas Y. Crowell Company, New York, 1270 pp.

Voici un ouvrage de présentation agréable et qui est appelé à rendre de réels services tant à l'étudiant avancé qu'à l'amateur curieux. C'est à la fois un dictionnaire biographique, un dictionnaire des œuvres, un dictionnaire des personnages, un dictionnaire des termes de critique littéraire, un dictionnaire historique et géographique, et un dictionnaire... tout court, où sont enregistrés et analysés les éléments les plus récents ou les plus spéciaux du vocabulaire anglo-américain. Les noms les plus divers et souvent les plus oubliés sont le prétexte d'une analyse parfois succincte, mais qui suffit dans tous les cas, à les situer dans l'espace et le temps littéraires; ainsi le prêtre psychiatre John Rathbone Oliver (1872-1943), auteur d'un roman qui *faillit* avoir le prix Pulitzer en 1929, n'est-il pas jugé indigne de prendre place dans ces colonnes, entre la mention du personnage de Shakespeare : Oliver, dans *As You Like It*, et l'analyse du roman de Dickens : *Oliver Twist*. Ainsi trouve-t-on, après une courte notice biographique du metteur en scène contemporain D. O. Selznick, une étude du poème épique de Guillaume du Bartas, *La Semaine* (1578). Par ailleurs, une colonne entière est consacrée au mot *cat*, et aux diverses expressions anglaises familières formées sur lui : *to grin like a Cheshire cat*, *to be made a cat's paw of*, *to fight like Kilkenny cats*, etc... Ici, l'auteur nous explique ce qu'est « a hyphenated American », là il dresse la liste des pièces de Molière où se trouve le personnage de Sganarelle. Au total, cette encyclopédie est bien près d'être ce qu'elle se veut : universelle. Sans doute ne saurait-on sérieusement tenir rigueur à l'auteur de certaines omissions. Peut-être pourrait-on tout au plus regretter qu'il ait retenu tels noms plutôt que tels autres, et que la part soit faite plus belle aux Etats-Unis qu'aux autres pays. Mais il s'agit, après tout, d'un ouvrage qui s'adresse d'abord à un public américain, ou américanisant. Par ailleurs, comme son titre l'indique, il est fait pour le lecteur, et résout heureusement toutes

les difficultés qu'il pourra rencontrer, sans se vouloir d'une érudition exhaustive. Telle qu'elle est, cette encyclopédie mérite de devenir le compagnon quotidien de quiconque sait l'anglais et est appelé à rencontrer dans ses lectures, des allusions à des personnages et des œuvres que le Larousse ignore.

M. LÉVY.

Gyula ILLYES, *Vie de Petöfi*. (Editions Gallimard).

Les éditions Gallimard viennent de nous offrir la *Vie de Petöfi* de Gyula Ilyès, adaptée du hongrois et préfacée par Jean Rousset. Une telle traduction s'imposait, tout d'abord parce que cette biographie écrite par un poète contemporain, est un ouvrage de grande envergure, mais aussi parce que Sandor Petöfi doit à plus d'un titre intéresser le public français. Ce livre comblera donc bien des lacunes. Il est regrettable que la littérature hongroise soit si mal connue en France, car, dans son évolution intellectuelle et ses revendications nationalistes, la Hongrie doit beaucoup à notre pays.

C'est au prix d'une lutte implacable contre les envieux et les attardés qui voulaient le salir, que Petöfi devint le premier poète « national » de la Hongrie. Il commença par réagir contre une littérature précieuse qui ne s'était intéressée jusque-là qu'aux magnats, esclaves des Habsbourg, puis il poursuivit peu à peu son apprentissage politique. Il assista à l'éveil d'un peuple dont il était le ferment le plus actif, fréquentant assidûment le café Pilvax où l'on se montrait francophile et qui était pour Pest ce que le café de la Régence était pour les Parisiens, au temps de Diderot. Petöfi, nourri d'idées françaises, lisait Saint-Just, Béranger, Mignet, Michelet, Louis Blanc, l'*Histoire des Girondins* et Lamennais. Brillant et chevaleresque, il séduisit Julia Szendrey, fille de régisseur, qui brûlait d'évoluer comme George Sand. Il l'épousa et, secondé par elle, se donna tout entier à la révolution naissante. Mais c'est Kossuth qui, dans la lutte, tira à lui la plus grande partie de la gloire.

Gyula Ilyès diminue à dessein le rôle de Kossuth, beau parleur, plus souple et moins ardent que Petöfi, et beaucoup plus sensible que lui aux honneurs. Entre ces deux hommes qu'animait cependant la même foi, il n'y eut jamais d'entente. Ils passèrent en étrangers l'un à côté de l'autre. Pour Petöfi l'engagement devint total. Il ne fit jamais de la révolution une affaire de vanité personnelle, et resta pauvre au milieu du triomphe. Sa mort fut celle d'un demi-dieu. Il disparut sur le champ de bataille et l'on ne retrouva jamais son corps. Mille légendes courent sur lui et l'on raconte que son fantôme hante encore les rives du lac Balaton.

Gyula Ilyès a composé, avec cette *Vie de Petöfi*, une complexe et vigoureuse. Il nous présente un être d'excellence brûlant sa vie à une vitesse vertigineuse comme s'il avait